

# Sommes-nous heureux?

Autor(en): **Marnier, Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 11

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-570415>

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Mais non, Eroll, mon vieux, je ne doute de rien, bien au contraire... Seulement voilà, j'ai peur... Très peur...

— Peur de quoi?

— Peur, peur... sans plus... Comment se fait-il... Ah!... Je ne sais pas, je ne sais plus... Je ne sais rien... Tiens, on frappe à la porte... Va, Eroll, ce doit être Raoul...

Eroll traverse le vestibule et tire le loquet; Raoul entre, plus beau que jamais!

— Bonjour bonhomme!... Bonjour, Claude, bien dormi? Pas trop las? Imaginez-vous que je viens de rencontrer dans l'escalier un télégraphiste qui apportait un télégramme adressé à Monsieur Eroll Dip... Il me l'a remis; le voici, Eroll...

Je n'ai pas besoin d'entendre quelle nouvelle contient le papier bleu; je sais... je sais que Christian n'est plus... Il y avait en son cœur deux amours: Eroll d'abord, son art ensuite. Le premier de ces amours l'avait abandonné; seul le second lui était resté fidèle, et, comme son instrument, son art, son talent, comme tout cela était un peu de lui, il en a fait don à l'élu en quittant l'existence...

La voix d'Eroll interrompt mes déductions et mes réflexions!

— CHRISTIAN GUERRERO DECEDE CE MATIN —

— Qui est-ce? demande Raoul;

— Un excellent camarade, bonhomme... Rien de très grave, crois-moi... rien de très grave...

Mais Eroll peut affecter une attitude légère et méprisante, je sais, moi, je sais qu'une heure auparavant, sans s'en rendre compte, sans même que sa volonté personnelle y soit pour quelque chose, il a épousé l'âme de Christian, tandis que sanglotait sous ses doigts le violon des ténèbres.

## *Sommes-nous heureux?*

*Par Philippe Marnier.*

Sommes-nous heureux, ou, plus simplement, pouvons-nous être heureux? Nous nous garderons bien de prendre position affirmativement ou négativement. Chacun donne au bonheur une définition et s'en fait une conception particulières. Un rien suffit à rendre les uns heureux, les autres ne le seront jamais. Pourquoi? Chi lo sa?

Une page magnifique d'optimisme termine le roman de Georges Portal: «Un Protestant» (Editions Denoël & Steele, Paris), que nous venons de lire d'un bout à l'autre, d'une seule traite.

Dans ce livre attachant, Georges Portal nous conte par le menu son enfance, son adolescence, jusqu'où, parvenu à l'âge adulte, il voit mourir ses parents chéris, arriver la guerre qui lui enlève son jeune frère. Aucune parmi ses multiples aventures ne nous est cachée et, pourtant, il a gardé extraordinairement longtemps son innocence d'enfant. Et, en

dépît de son ardeur à rattraper le temps perdu, il a conservé au cours de tant d'orageuses années une fraîcheur d'âme presque incroyable, à telle enseigne qu'il semble y avoir en lui deux personnalités bien déterminées, l'une s'effaçant aussitôt que l'autre paraît.

L'auteur de cette autobiographie a, lui aussi, joué un rôle, et non des moindres, dans le drame de la guerre. Une blessure le fait sortir de cet enfer. Il est admis dans un hôpital, puis entre bientôt en convalescence. Un procès retentissant que lui vaut sa conduite axée sur le mépris de l'opinion publique le conduit faire un séjour dans une prison. Il en sort après avoir purgé sa peine pour être affecté aux « Bat d'Aff ». C'est l'Algérie où la dysenterie ne tarde pas à le réduire à l'état de loque humaine. Sur l'intervention d'un oncle, médecin sur la Côte d'Azur, il obtient de faire un séjour de convalescence chez le dit oncle, époux d'une virago redoutable et redoutée.

Mais, laissons la parole à Georges Portal :

« Mon état ne s'améliorait que très lentement. Je fis un nouveau séjour à l'hôpital dans une garnison voisine, puis je revins à la villa, convalescent cette fois. La date de mon embarquement et de mon retour aux bataillons d'Afrique approchait.

Un après-midi, alors que ma tante était sortie seule par extraordinaire, et qu'une grande paix était entrée dans la villa, je rejoignis mon oncle au jardin. Il repiquait, avec ses mains aristocratiques, je ne sais quel légume dans une plate-bande fraîchement labourée. En le voyant ainsi, humblement accroupi, et penchant vers la terre sa lourde et belle tête de savant, dont le crâne poli brillait au soleil, mon cœur se serra. Toute ma tendresse se rua vers l'excellent homme; j'avais envie de l'étreindre, de l'embrasser, et de pleurer tout à la fois. N'osant pas le faire, je lui demandai :

— Es-tu heureux ?

Il leva vers moi ses yeux, où je n'ai jamais lu de colère ni de révolte, mais il ne me répondit pas. Seulement, il eut soudain un sourire pacifique, se redressa, et m'entraîna vers la maison en posant sa main sur mon épaule. Il me conduisit jusqu'à son cabinet de travail, qui était au premier étage, et d'où l'on découvrait dans toute sa splendeur bleue le panorama du golfe.

Jamais encore, je ne m'étais trouvé seul avec lui dans cette pièce où ma tante ne lui laissait guère le temps de venir.

— Il faut que je te montre quelque chose, me dit-il.

Il chercha dans un tiroir. C'était une lettre du médecin que j'avais consulté autrefois lorsque mon inquiétude sexuelle s'était éveillée.

— Je ne veux pas que tu aies des remords dans la vie. Prends connaissance de ce qu'il m'a écrit.

Le praticien renommé disait confidentiellement à mon oncle le contraire de ce qu'il m'avait répondu jadis : *La médecine, qui ignore, ainsi que vous le savez, mon cher confrère, les causes profondes de telles anomalies, est impuissante à les guérir. J'ai écrit à votre neveu ce que je devais lui écrire; mais à vous, je puis affirmer qu'il ne guérira jamais.*

Lorsque je lui rendis la lettre, mon oncle me dit à son tour :

— Et toi, es-tu heureux ?

La veille, je n'eus pas osé lui avouer que je l'étais; mais il venait de me libérer par ce geste magnifique, et devant lui, pour la première fois, je n'eus pas honte de mon bonheur. Je dissipai toutes ses craintes.

— Non seulement, lui dis-je, je suis pleinement heureux, mais je ne regrette rien, et même, je puis te l'avouer maintenant, je suis fier!

Comme il parut surpris malgré tout de ce mot, j'ajoutai:

— Oui, fier! Comment t'expliquer mon sentiment? Je mentirais si je ne t'avouais pas cette fierté, absurde peut-être, mais réelle. Il me semble que j'échappe à une règle universelle, que je suis un privilégié, tout comme si je pouvais vivre sans respirer, marcher sur la mer, ou vaincre à ma fantaisie les lois de la pesanteur. C'est stupide, sans doute, mais ce que j'ai tout d'abord combattu en moi, puis ensuite accepté, je le revendique aujourd'hui.

— Curieux orgueil, me répondit mon oncle. Mais j'aime mieux te voir ainsi.

Quelques secondes s'écoulèrent. Soudain, il reprit d'une voix un peu altérée:

— Tu ne regrettes rien, vraiment?

Je compris qu'il faisait allusion aux enfants, lui qui en avait tant mis au monde pour les autres, de ses mains habiles et douces, et qui n'avait pas eu la joie d'être père.

Il touchait là à ma plus secrète blessure: oui, je regrettais de n'avoir pas eu, de n'avoir jamais un fils; mais puisque sur ce vieil homme vertueux et sur moi l'inverti, une même stérilité pesait, je n'avais pas le droit de le lui dire... «Je ne regrette rien!» lui répondis-je pour atténuer ses propres regrets. Alors il m'embrassa et je m'aperçus qu'il pleurait.

— Ce qui m'inquiète pour toi, mon petit, me dit-il après un court silence, ce sont toutes ces aventures crapuleuses, ces rencontres de hasard, ces courses incessantes de plaisirs en plaisirs. Ne pourrais-tu te choisir un ami, et le garder longtemps?

Je ne sais ce que je lui aurais répondu, car je ne croyais pas encore à l'amour, ni que je pusse jamais le connaître... Mais ma tante venait de rentrer et nous appelait de sa voix impérieuse. Pour la première fois, elle ne me parut pas importune.

Quelques jours plus tard, seul en pleine mer, je songeais à cette dernière conversation, et à tout ce que je n'avais pas dit; car une autre fierté m'habitait: celle de ne pas subir le joug de la femme. Le spectacle de mon oncle, ridiculisé et annihilé par la sienne, m'avait trop exaspéré pour que je n'y eusse pas réfléchi. Moi, je ne me soumettais qu'à mon semblable, à mon égal: à l'homme. Et ma chair seule lui était soumise. Oui, j'en éprouvais de l'orgueil!

Mais une parole m'avait frappé plus que toutes les autres: «Ne pourrais-tu te choisir un ami?...»

Choisir. Je sentais bien que cela n'était pas possible, et qu'on ne choisit point. Le hasard seul dispense à l'homme les joies qu'il mérite. Si je le méritais, cet ami se trouverait sur ma route à l'heure marquée pour notre rencontre, dût-il venir de l'autre bout du monde.

J'attendrais.»